

Bulletin de liaison janvier 2026

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial du président

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Vous aurez noté que j'ai repris, pour saluer les membres de notre assemblée, la formule rituelle de l'Académie française. J'espère que personne n'aura le mauvais goût de m'en faire grief. Comme vous le voyez, je m'en tiendrai donc aux usages anciens.

C'est aussi l'occasion de revenir sur une année 2025 qui n'était pas simple à conduire, tant l'année 2024, marquée par la célébration de notre centenaire, avait été brillante et réussie — de l'avis général, et non de notre seul point de vue. Nous avons pourtant essuyé, une fois encore, une salve de critiques plutôt malvenues d'un de nos membres, relevant davantage du dépit et de la rage que de la courtoisie, de l'esprit de raison ou du sérieux revendiqué. La jalousie en était sans doute le principal ressort. Je n'en dirai pas davantage : l'évaluation a été faite, je n'y reviens pas.

Il fallait donc que l'année 2025 pérennise le meilleur de ce que nous avons accompli et qui constitue désormais la feuille de route de notre Académie.

En premier lieu, vous l'aurez remarqué, dès le mois de juin paraît la revue recensant les activités, conférences, contributions et réflexions qui jalonnent notre éphéméride. Un dossier substantiel a d'ailleurs été consacré cette année à la Chine, montrant que nous ne nous sommes pas limités à l'horizon, certes élevé, de nos Pyrénées.

Puisque cela nous amène à parler du pays, vous trouverez également dans ce bulletin un très beau texte de Jean-Louis Curtis consacré au Béarn, publié dans *L'Express* du 31 décembre 1983, aimablement retrouvé par Thierry Roux et communiqué par notre ami Paul Mirat.

SOMMAIRE

- 1 Editorial du président
- 3 Jean Curtis, mon Béarn,
- 7 Points de vue
- 12 L'année 2025
- 15 Intronsisations au
Parlement de Navarre
- 17 Programme de
l'année 2026

Mais si nous devions nous borner à notre seul petit pays sans aller voir plus loin, il nous manquerait assurément un regard sur le monde, et singulièrement sur l'Europe qui, en cette fin d'année et de décennie, est bien malmenée, parfois même méprisée, par l'Amérique, son alliée traditionnelle. Cela m'a donné la tentation de vous livrer un texte publié en décembre dans la presse, ainsi qu'une chronique que Thierry Moulonguet nous a aimablement adressée sur le même sujet. Preuve, s'il en fallait une, que la question européenne nous inquiète et que celle de son effacement — ou de son déclin, comme on voudra — constitue l'horizon que certains nous assignent.

Mais revenons à notre année 2025. Elle s'est achevée par une double intronisation qui fera date : celle de nos confrères Mohamed Amara et Thierry Sagardoytho, respectivement ancien président d'université et pénaliste distingué. Près d'une centaine de personnes rassemblées au Parlement de Navarre ont donné à cette cérémonie l'affluence des grands jours. La diversité des discours, des approches et des talents a conféré à cet événement le rayonnement qu'il mérite. La presse s'en est largement fait l'écho, et vous trouverez dans ce bulletin des photographies qui en témoignent.

Tout au long de l'année, les conversations nombreuses et variées ont animé nos réunions à la Villa Lawrance. Parallèlement, le jury du prix Marguerite de Navarre a travaillé sans relâche pour désigner, lors de la manifestation *Les Idées mènent le monde*, et en présence de sa présidente d'honneur Paule Constant, le lauréat 2025 : Erwan Desplantes, pour son recueil *La part sauvage*. Il succède ainsi au lauréat 2024, et à la belle découverte que fut le talent de la comédienne de cinéma, bien connue, Sophie Marceau.

Ainsi, le travail intellectuel, le souci de la convivialité et de l'échange, ainsi que les manifestations notoires de notre activité, rythment la vie de l'Académie. Ils ne demandent que la participation la plus nombreuse possible de ses membres pour en amplifier le rayonnement : une association soucieuse de partager avec le plus grand nombre les réflexions sur l'esprit du temps, la culture et le savoir, portées par les meilleurs d'entre nous et par nos invités.

L'année qui s'ouvre en 2026 ne fera pas exception. Vous trouverez dans les pages qui suivent le détail des premières manifestations annoncées, auxquelles nous espérons vous voir nombreux. Notre place dans la cité et notre rayonnement culturel sont désormais perceptibles et reconnus par un public toujours plus large.

Permettez-moi, pour conclure cette introduction, de vous souhaiter à toutes et à tous une très bonne année 2026.

Mon Béarn

Jean-Louis Curtis

A l'étranger, et même en France, quand on apprend que vous êtes natif des Pyrénées-Atlantiques, neuf fois sur dix on s'exclamera : « Oh, vous êtes basque ? » A cette question fatale, qu'il a prévue, qu'il redoute, le Béarnais de souche se redresse de toute sa taille, rarement haute, et répond l'air pincé, qu'il n'a rien de basque. Il n'en dit pas plus parce qu'il est poli, mais on peut deviner la suite : » Les Français et la géographie, décidément ! Le Béarn, monsieur, est une très ancienne province, qui a donné à la France son roi le plus aimé, à la Suède une dynastie, à l'épopée nationale trois mousquetaires sur les quatre, à l'Armée de grands soldats comme le maréchal de Gassion, à la République des hommes d'Etat comme Léon Bérard et Louis Barthou, à la poésie Francis Jammes et Paul-Jean Toulet, au sport des rugbymen et des basketteurs, à la gastronomie les confits, la garbure, le jambon faussement dit « de Bayonne » et le vin de Jurançon. Après cela, libre à vous de ne voir que les Basques dans le département des Pyrénées-Atlantiques ! »

Eh oui, c'est ainsi : nous autres Béarnais, nous avons beau essaimer partout dans le vaste monde, on persiste à nous ignorer. Nous avons beau tenir les deux tiers du département : rien à faire, il n'y en a que pour nos voisins basques ! Bon, c'est entendu, ils sont plus beaux que nous, ils dansent à ravir et ils jouent gracieusement à la pelote... Certains savants ont dit qu'ils descendaient des Etrusques. Chapeau. Nous, on se contente de descendre des Vascons et des Ibères, comme tout le monde dans le Sud-ouest. On a même dit qu'ils étaient les rescapés de l'Atlantide engloutie. Des Atlantes, excusez du peu. Comment voulez-vous que nous autres Béarnais, humbles cultivateurs depuis la nuit des temps, nous entrions en compétition avec des Atlantes ?

Si vous descendez vers les Pyrénées-Atlantiques en voiture, prenez à Castex la route de Dax. Vous laissez à votre gauche la fertile Chalosse ; et soudain parvenus au sommet d'une côte, voici que, sur votre droite, le Béarn, ou du moins un grand morceau du Béarn vous est offert d'un seul coup, dans un panoramique à couper le souffle. Des vallonnements très doux, de toutes les nuances du vert, s'étagent jusqu'à l'horizon immense qui, d'est en ouest, dessine la ligne bleutée, à peine vaporeuse, des Pyrénées : un lointain de rêve, digne du pinceau de Poussin ou de Claude Gellée. Eh bien, ce paysage, les collines verdoyantes en plans successifs, l'écharpe bleutée des montagnes à l'horizon, vous le retrouverez à tous les tournants, sur toutes les hauteurs, dans la campagne béarnaise du piémont. Il est le leitmotiv du pays, le chant continu de sa beauté à la fois somptueuse, à cause de l'immensité du

cadre qui la contiennent, et discrète, car les teintes en sont douces, atténuées sur la palette du pastel ou de l'aquarelle.

Ce paysage virgilien n'a pas du beaucoup changer depuis le temps où un petit garçon nommé Henri de Navarre gambadait, pieds nus, par les près autour de Pau ou de Coarraze. Certes, la modernité est passée par ici aussi, moins qu'ailleurs. Les villes se ceignent de banlieues neuves, un petit bout d'autoroute effleure Orthez, et le complexe de Lacq éclaire de ses torchères géantes, jour et nuit, les bords du gave. Certes, l'industrialisation, depuis trente u quarante ans, commence à transformer la vie économique de cette région qui était restée, jusqu'ici, exclusivement rurale dans le piémont, pastorale dans les vallées. Mais vous trouverez partout, vraiment partout, des sites intacts, où rien ne trouble un aspect délicieusement suranné de livre d'images anciennes. C'est ici une région de très petite propriété rurale, jalousement individuelle : dédiée autrefois à la polyculture, aujourd'hui surtout au maïs, dont une part va à l'exportation ; tout cela, à une échelle modeste, humaine, rassurante. Sous le ciel le plus tendrement lumineux de France (ce n'est pas moi qui l'affirme, ce sont les géographes), il n'y a que des près, des champs de maïs, des collines au pelage de thuyas, des bosquets de hêtres ou de chênes, une vieille ferme au toit de tuiles brunes dans le piémont, d'ardoises bleues dans les vallées. C'est encore la campagne d'autrefois où vous pourrez, tout à votre aise, « rustiquer », comme disent les Anglais qui ont, eux, découvert le Béarn il y a cent soixante-dix ans, après les guerres de Napoléon, qui l'ont aimé pour sa lumière, son climat doux, ses hivers ensoleillés, et ont fait de Pau, pendant tout le XIX^e siècle, leur villégiature préférée.

Descendons sur Orthez, nichée dans la vallée où serpente le gave (c'est le nom qu'on donne aux rivières, par ici). Ses toits de tuile, d'un brun automnal, dévalent depuis le pied d'une grande tour octogonale, la tour Moncade, reste d'un château aboli où vécut un « prince d'Aquitaine » : Gaston, vicomte de Béarn, était si beau, avec ses yeux pers et ses boucles blondes, qu'on l'avait surnommé Phébus. Ce jeune soleil rayonna sur l'Europe de la seconde moitié du XIV^e siècle. Sa cour éclipsait celles de France et d'Angleterre. Elle éblouit Froissart, notre premier grand reporter, qui y fit un long séjour. Phébus aimait « les armes, la chasse et l'amour », dans cet ordre. Il était un peu vif. Dans un accès de colère, il tua son fils unique d'un coup de couteau ; mais il éprouva du remords, et composa de splendides prières pour demander pardon à Dieu. Les Orthéziens, eux, lui ont tout pardonné depuis longtemps. Ils portent Phébus dans leur cœur. Ils ont gardé et fait leur son arrogante devise *Toque-y, si gauses*, « Touches-y, si tu l'oses ». Equipes françaises de basket, tenez-vous-le pour dit ! Francis Jammes confiait à Paul Claudel qu'il y avait à Orthez « un excentrique dans chaque maison » et que ses habitants étaient « les Chinois de la France ».

Longtemps vicomté sous la tutelle des ducs de Gascogne, le Béarn devint, sous Gaston Phébus (1343-1391), un Etat souverain et indépendant, avec Orthez comme capitale. Il était déjà doté de fors (du

latin forum), c'est-à-dire d'une charte garantissant la liberté des personnes et la libre disposition des biens. Cela en pleine époque féodale.

François 1^{er}, qui trouvait les Béarnais « féaux et courtois », maria sa sœur, Marguerite d'Angoulême, à un de leurs princes, Henri d'Albret. Leur fille, Jeanne, épousa Antoine de Bourbon, descendant de Saint-Louis. De cette union naît Henri de Navarre. Vous connaissez la suite, heureuse pour la France, moins heureuse pour le Béarn.

Enfin, le coup fatal fut porté par les Etats généraux de 1789, qui créèrent le département des Basses-Pyrénées. Fureur des Béarnais et des Basques. Mais il fallut s'incliner. L'originalité du Béarn en tant que province fut supprimée et le français devint la langue administrative obligatoire.

Aujourd'hui, il n'y a pas l'ombre d'une revendication autonomiste en Béarn. Le scepticisme profond de la race s'accommode des évolutions inévitables. Et puis, comme nos voisins basques (avec qui, soit dit en passant, nous vivons en parfaite intelligence), nous émignons depuis des siècles, mais surtout depuis 1830, nous allons nous installer en Californie, au Mexique, en Amérique latine, nous y faisons souche (cela produit, en poésie par exemple, les beaux surgeons hispano-béarnais qui s'appellent Jules Supervielle et Lautréamont).

Prenons maintenant la route d'Espagne, direction Sauveterre-de-Béarn. Si c'est l'automne ou l'hiver et que souffle le vent du sud sur les collines de cette route enchantée, vous sentirez sur votre visage, face à ce paysage de mythologie, l'haleine même du dieu Pan. Là-bas, très lointaines et très proches, les Pyrénées se découpent avec une précision d'estampe (toujours par vent du sud), sculptées en mauve sur un ciel bleu tendre. C'est vers elles que vous remontez la vallée du gave d'Oloron, à travers des villages ou petites villes à manoirs et églises romanes : Laàs, Audaux, Navarrenx ceinte de ses remparts, Lucq-de-Béarn, pour atteindre enfin Oloron, l'antique Illuro fondée par les Romains, déjà un peu aragonaise d'aspect et d'atmosphère, noble ville couronnée d'une acropole où se dresse l'église romane de Sainte-Croix, tandis que dans la basse-ville, non loin de la cathédrale gothique du XII^e siècle, les superbes maisons béarnaises plongent leurs frondaisons dans le gave d'Aspe, où se reflètent leurs fenêtres fleuries de géraniums.

A partir de Sauveterre, sur la rive gauche du gave d'Oloron, une frontière sans poteaux indicateurs sépare le Béarn du Pays basque. Le paysage, l'architecture des maisons, l'arrondi des collines, l'air même, l'atmosphère, tout change, d'une manière subtile, comme dans une géographie imaginaire de Giraudoux. Ici, c'est le Béarn. Là, à un jet de pierre, c'est le Pays basque.

Oloron est le point de départ pour l'exploration de trois vallées : Aspe, Barétous, Ossau. Je ne sais laquelle est ma préférée. Mille souvenirs d'enfance me rattachent à elles, qui étaient les buts de prédilection de nos promenades familiales. Dans la vallée d'Aspe, le beau village de Sarrance rappelle le séjour qu'y fit « la Marguerite des Marguerites » : retenue, avec sa suite, par une subite crue du

gave, elle profita de cette étape forcée et prolongée pour composer un ou deux contes de son « Heptaméron ». Plus loin, les sites riants de Bedous et d'Accous cèdent aux âpres splendeurs de Lescun dominé par le pic d'Anie. A Urdos, la vallée se resserre en gorge étroite, où le farouche fort du Pourtalet dresse, dans une solitude de forêts et de pitons rocheux, sa sombre masse carcérale.

Barétous, plus bucolique, est un petit paradis verdoyant de gaves et d'eaux ruisselantes. C'est de là, où sont encore leurs châteaux, que partirent à l'aventure et en quête d'un auteur, Isaac de Porthau, qui deviendra Porthos chez Alexandre Dumas, et Aramits, l'élégant Aramis, du même. Au terme de Barétous, le col de la Pierre-Saint-Martin.

Enfin, la plus béarnaise des trois vallées, Ossau, à l'ombre de son pic du Midi, avec ses stations thermales des Eaux-Chaudes et des Eaux-Bonnes, d'où monte à l'assaut de l'Aubisque, avec ses lacs (celui d'Artouste, dans un site grandiose, mérite le trajet en train et téléphérique), avec ses villages aux noms chantants, Laruns, Gabas, Arudy, Izeste... Les romantiques ont adoré ces vallées pyrénéennes, surtout l'Ossau, à cause de leur dépouillement pastoral et de la mélancolie qui se dégage de ces monts abrupts, de ces gorges étroites et glaciales où le silence n'est troublé que par le ruissellement des eaux vives. Toute l'imagerie romantique des montagnes déchiquetées, des cascades, des maisons de berger perdues dans les hauts paturages, des lentes transhumances dans un concert de sonnaillies, toute cette imagerie si à la mode au siècle dernier est née dans le Béarn pyrénéen : vous l'y retrouverez intact.

Au retour de la vallée d'Ossau, je voudrais terminer par Pau, notre capitale, une des plus belles villes de France (ne voyez là nul chauvinisme régional, beaucoup de voyageurs l'ont affirmé avant moi). Entre 1830 et 1900, Pau, une des grandes villégiatures européennes, est le comble du chic : chasse à courre, courses de chevaux, thés dansants au Palais d'hiver, c'est le rendez-vous hivernal de la gentry britannique et du gratin français. C'est en outre une station climatique où l'on soigne la tuberculose, maladie terrible, mais assez chic elle-aussi. On imagine Maurice Barrès rencontrant Anna de Noailles place Royale et filant, pour la charmer, un ravissant couplet sur « ce climat mol et qui cicatrise ». La guerre de 14 a porté un coup fatal à ces fastes mondains. Mais Pau, qui n'est plus à la mode, a gardé quand-même grand air, grande allure. Elle est encore ville royale et elle est devenue cité moderne, une des premières d'Aquitaine, active dans tous les domaines, notamment avec son université, dans le domaine culturel ; et toujours cité de charme. Oublions la célèbre rengaine, d'une convention affligeante, air et paroles, sur son beth ceu (beau ciel). Entre le château d'Henri IV et le parc Beaumont, le célèbre boulevard reste une des plus belles terrasses de France où, comme le dit Francis Jammes, la ville de Pau ouvre, aux yeux du voyageur ébloui, *l'éventail d'azur des Pyrénées*. (L'Express, 31 décembre 1982)

POINTS DE VUE

Nous autres Européens

Marc Bélit

Nous étions pourtant de bons Américains.

Formatés, nourris de culture américaine — une culture de plus en plus issue des mœurs que des œuvres, de la consommation plus que de la transmission intellectuelle. Fascinés par l'opulence, par le bien-être de masse produit par la démocratie et la vision capitaliste du monde, nous avons intégré l'idée que l'Europe, malgré son ancienneté, appartenait pleinement à cet ensemble que l'on appelait l'Occident. L'Occident global, pour reprendre l'expression de Vladimir Poutine, qui n'était pas entièrement fausse — du moins jusqu'à récemment.

Dans ce cadre, l'Europe-puissance avait cédé la place à l'Europe dépendante, à la « vieille Europe » selon la formule consacrée au moment de la guerre d'Irak. Une Europe-culture, Europe-musée, Europe-loisirs, ouverte aux touristes du monde entier et plus tard aux migrants venus y chercher une vie meilleure. Mais le monde lui-même, issu de l'Europe, s'organisait désormais selon une matrice largement américaine : l'économie de marché comme dogme de prospérité, la mondialisation comme horizon indépassable, les pays émergents — Chine et Asie en tête — comme usine du monde, chargée de produire les richesses imaginées par les ingénieurs occidentaux. À cela s'ajoutait la puissance militaire américaine, devenue de fait le gendarme du monde.

Après la chute du mur de Berlin et l'affaiblissement provisoire de la Russie, ce modèle semblait encore sans alternative. L'Europe lui laissa porter la charge de sa sécurité et, dans une certaine mesure, de sa prospérité. Certaines nations avaient même renoncé par traités à la puissance militaire pour se consacrer pleinement à la puissance économique. L'Allemagne, pour ne pas la nommer. Ainsi, le monde démocratique pacifié, sûr de ses valeurs, était devenu sans le savoir un protectorat américain.

Cet alignement ne fut pas seulement stratégique, il fut culturel. Les mœurs évoluèrent au rythme de l'influence américaine. Les réformes sociétales succédèrent aux réformes qui avaient en vue le progrès social et l'égalité. Les causes LGBT+, féministes et décoloniales devinrent causes nationales. Le rap remplaça la chanson, le tag la peinture, l'Eurovision elle-même se gagnait en anglais. La consommation se réorganisa selon le modèle industriel globalisé. Par une domination douce, presque invisible, l'Amérique réalisa ce que l'AMGOT de 1945 n'avait jamais réussi à imposer. Nous nous étions alignés culturellement au point parfois caricatural, avec le sentiment paradoxal d'être nous-mêmes comme jamais en étant devenus tout autres.

Pendant ce temps, le monde changeait.

La Chine, patiente et ambitieuse, se montrait bien plus déterminée que le Japon d'après-guerre, qui s'était contenté de s'aligner sur l'Amérique. Par imitation, pillage, contractualisation intelligente, obtention ou copie de brevets, le Chine elle, construisit une puissance économique, financière et militaire colossale. L'alliance du communisme politique et du capitalisme autoritaire tira le marché mondial dans le sens de son profit. Le système conçu par l'Occident produisait désormais ses propres concurrents. La Chine devenait un rival de l'Amérique.

C'est à ce moment que le modèle de la pax americana commença à se fissurer. Les États-Unis à partir de la présidence Obama, commencèrent à s'en alarmer, puis à son tour le trumpisme, au-delà de ses excès caricaturaux, marqua un renversement brutal : les dirigeants américains prirent conscience que le monde qu'ils avaient délibérément mis en place ne tournait plus à leur avantage. Non seulement il avait fait émerger des rivaux redoutables, mais il avait aussi exporté, sous le nom de wokisme, des valeurs que l'Amérique conservatrice et républicaine refusait désormais d'assumer chez elle et accusaient maintenant l'Europe de cultiver.

Singulier renversement de perspective : la vieille Europe, qui avait absorbé sans retenue la culture de masse américaine, se vit reprocher par ceux-là mêmes qui l'avaient inoculée d'en être devenue les représentants honnis. Ce qui avait été promu comme universel devenait subitement indésirable.

Dans le même temps, la question de la puissance redevenait centrale. La Russie, après une génération de retrait, reconstituait son appareil militaro-industriel et tentait de restaurer sa zone d'influence,

jusqu'à faire la guerre à l'Ukraine en 2022 pour empêcher les anciens « peuples frères » de quitter définitivement son orbite. Ce retour brutal s'accompagnait d'une rupture assumée avec les influences venues d'Occident, tandis que l'Amérique, de son côté, se repliait sur une doctrine Monroe réactualisée, reformulée en MAGA, allant jusqu'à considérer la Russie non plus comme un ennemi, mais comme un partenaire potentiel face à la Chine.

Dans cette recomposition stratégique, la communauté européenne changeait de statut. Elle n'était plus protégée, mais concurrencée ; plus vraiment alliée, mais perçue comme un obstacle économique et idéologique. Aux yeux de Washington, elle devait redevenir ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : un marché commun de proximité, simple appui à la puissance américaine dopée par les technologies des GAFAs, non une puissance souveraine.

Affaiblie, divisée, contestée de toutes parts, ressentie par ses habitants comme une entité technocratique éloignée des peuples, l'Europe se mit à tanguer. Elle se découvrit ennemie d'elle-même, précisément parce qu'elle avait adopté le modèle américain. Ayant renoncé à faire l'Europe des nations, les Européens découvrirent qu'ils avaient bâti une pâle copie du modèle d'outre-Atlantique, sans la puissance qui l'accompagnait.

Milan Kundera posa un jour la question : « Qu'est-ce qu'un Européen ? » Il répondait : « Celui qui a la nostalgie de l'Europe. » Mais de quelle Europe ? Sans doute de celle qui avait encore le souci de son âme, pour reprendre les mots de Jan Patočka.

Aujourd'hui, l'Européen est peut-être celui qui mesure l'abandon de cette idée-là de l'Europe, dissoute dans un processus d'acculturation et de dépendance à des valeurs occidentales dont il n'est même plus certain d'être le dépositaire légitime. Être européen demeure ainsi le nom d'une identité inaboutie, prise entre une intégration qui aliène et des replis nationaux qui ne mènent nulle part et le comble c'est que ce sont les États-Unis qui en fassent le constat.

C'est peut-être cela, au fond, la mélancolie européenne : le pressentiment d'un naufrage intellectuel et moral — à moins que le rude rappel à l'ordre infligé par l'Amérique états-unienne accusant l'Europe de « déclin civilisationnel » ne la contraigne enfin à sortir de sa léthargie et à se penser, pour la première fois depuis longtemps, comme une puissance et non comme un simple prolongement d'une histoire qui s'achève

L'Europe à bout de souffle ?

Thierry Moulouquet

Il ne manque pas de Cassandre ces jours-ci pour annoncer la fin de l'Union Européenne.

Plusieurs arguments viendraient en appui de cette sombre prophétie :

- L'Europe serait ingouvernable dans son organisation actuelle avec 27 membres et plusieurs adhésions en attente. Des divergences profondes se sont ainsi faites jour ces derniers temps avec des pays comme la Hongrie ou la Slovaquie sur la conduite des négociations avec la Russie. La règle de l'unanimité freine toute prise de décision alors que le calendrier des affaires du monde ne fait que s'accélérer. L'ouverture d'une réflexion sur l'évolution de la gouvernance européenne s'impose.
- L'Europe ne serait pas réformable comme le montre par exemple le retard pris dans la mise en œuvre des rapports Draghi et Letta sur le renforcement de la compétitivité européenne. L'Union Européenne ne peut plus compter sur ses précédents leviers de croissance : un marché chinois grand ouvert, un coût de l'énergie abaissé par l'approvisionnement en gaz russe, la protection militaire américaine limitant nos dépenses militaires. À l'Europe maintenant de prendre les rênes pour exploiter toutes les possibilités du marché unique, réaliser enfin le marché financier européen pour mobiliser l'épargne européenne sur les chantiers d'avenir, investir dans l'innovation, construire l'Europe de la Défense. Le plan de marche est dans le rapport Draghi. Pourquoi attendre plus longtemps pour se lancer dans sa mise en œuvre ?
- L'Europe serait marginalisée : les divisions entre européens, le retard pris dans la grande rupture technologique que représente l'Intelligence Artificielle, l'ampleur des déficits publics dans certains pays ont contribué à affaiblir l'Europe au moment où les Etats-Unis et la Chine affirmaient leur leadership mondial. Les difficultés rencontrées par l'Union Européenne pour s'imposer dans les négociations sur l'Ukraine sont le reflet de ce déclassement. Mais rien ne condamne l'Europe à cette situation qui peut se retourner si l'Europe se concentre sur les priorités citées plus haut, prend en main des sujets déterminants pour l'avenir comme le

développement durable en Afrique, développe une diplomatie « plurilatérale » par une coopération directe avec des pays comme le Royaume Uni, le Japon, le Canada, l'Australie, la Corée du Sud, l'Indonésie pour constituer son réseau de partenariat et d'influence.

- L'Europe serait sans cap ni boussole pour traiter les grands enjeux globaux de notre époque : le réchauffement climatique, le vieillissement de la population, la généralisation de l'Intelligence Artificielle, la pression migratoire, es nouvelles pandémies, l'approvisionnement en eau, énergie et matières premièresl'une des raisons de la montée des populismes est l'impression donnée d'une forme d'impuissance des gouvernements européens face à la montée de ces défis, perçus souvent comme autant de menaces . Et pourtant l'Europe a beaucoup d'atouts pour reprendre en main le cours actuel de l'Histoire et retrouver une certaine maîtrise sur celui-ci : ses talents, sa culture, son épargne, ses universités et centres de recherche, ses champions industriels, le potentiel de son marché unique ; autant de raisons de penser que l'Histoire de l'affaiblissement de l'Europe n'est pas écrite et que les européens peuvent ressaisir leur destin.

L'ANNÉE 2025

Le Prix Marguerite de Navarre 2025



Paule Constant présidente d'honneur du Prix Marguerite de Navarre sur le stand de l'Académie de Béarn aux « Idées mènent le monde » en compagnie de Patrick Voisin

Extrait du Discours d'accueil pour le Prix Marguerite de Navarre prononcé par le président Marc Bélit le 13 décembre 2025.

Mesdames, Messieurs,

Chers lauréats,

Chers Académiciens,

Chers amis,

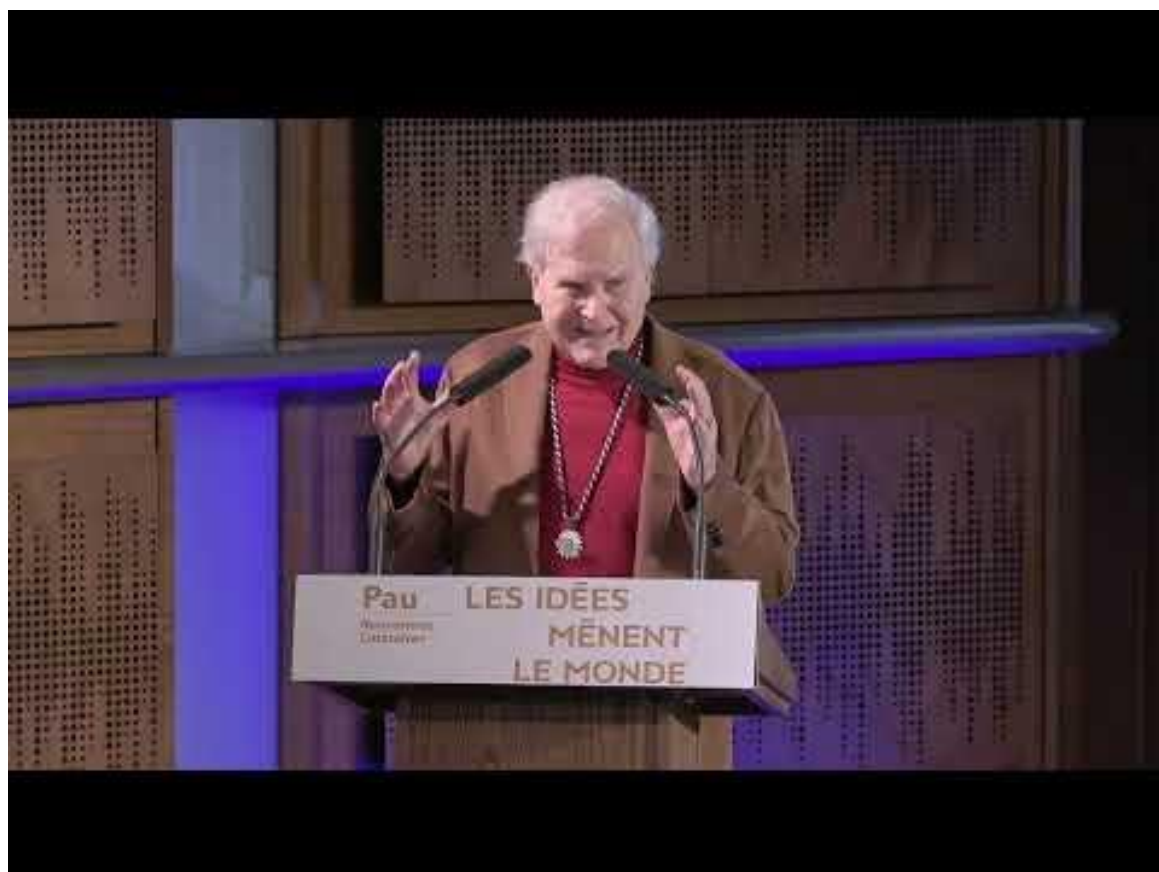
En vous accueillant aujourd'hui pour la remise des Prix littéraires de la « Nouvelle » « Marguerite de Navarre », il me revient d'évoquer d'abord celle dont nous portons le nom avec fierté. Car Marguerite de Navarre n'est pas seulement une figure de l'histoire béarnaise : elle est l'une des premières grandes voix féminines de notre littérature, sœur de François I^{er}, grand-mère d'Henri IV, princesse humaniste, poète, diplomate, protectrice des arts et de la liberté d'esprit. Elle soutint Rabelais, Marot et Ronsard, on la surnomma « la dixième des Muses », « la perle des Valois » ; et il est vrai que son éclat ne s'est jamais terni même sous la dalle de bronze où elle repose à deux pas d'ici dans la cathédrale de Lescar.

Elle nous a laissé cet ouvrage singulier, vif, libre, souvent audacieux, que l'on appelle *L'Heptaméron*, recueil de nouvelles inspiré de Boccace mais tout empreint de son intelligence critique et de sa sensibilité aux passions humaines. L'Académie de Béarn, qui porte sur sa boutonnière cette marguerite dont elle fit son emblème, ne pouvait rêver meilleure inspiratrice pour célébrer aujourd'hui la littérature brève, ce genre littéraire si délicat où l'on voit se condenser tout un monde : la nouvelle.

Lorsque nous avons décidé de relancer un grand prix littéraire, il était naturel de l'adosser à son nom. Et tout aussi naturel d'en confier la vitalité à ceux qui, comme notre confrère Patrick Voisin, savent unir rigueur, ferveur littéraire et sens de la transmission. Qu'il soit remercié et à travers lui le jury pour l'énergie et la précision avec lesquelles il anime les débats et veille à la qualité de ce prix.

Mais un prix littéraire n'est véritablement complet que lorsqu'il associe, par la présidence d'honneur, une figure contemporaine capable de porter plus loin son rayonnement. Aussi avons-nous souhaité placer cette édition sous l'autorité bienveillante d'une autre « princesse des lettres » : Paule Constant, née à Gan, dont l'œuvre a été couronnée par de nombreux prix – dont le plus prestigieux, le prix Goncourt – et qui a siégé longtemps au sein des jurys du Goncourt et du Femina. Une romancière au parcours rare, qui fait honneur à notre région et à la littérature française.

Il me revient aujourd'hui de saluer son œuvre, immense par l'ambition, par la maîtrise, par la cohérence. Une œuvre qui n'a cessé d'explorer les zones d'ombre de l'enfance, les blessures de l'Histoire, les violences visibles et invisibles que peuvent exercer les sociétés, les familles, les institutions – et qui pourtant ne renonce jamais à la lucidité, à l'humour, et même à une certaine grâce.



Pour avoir accès à la vidéo, cliquer sur l'image ci-dessus.



INTRONISATIONS AU PARLEMENT DE NAVARRE

Vendredi 19 décembre 2025



De gauche à droite : Denys de Béchillon, Philippe Dazet-Brun, Jean Marziou, Etienne Lassally, Patrick Voisin, Mohamed Amara, Thierry Sagardoytho, Marc Bélit, Jean Ariaux, Pierre Peyré.

(photo Ambre Dubertrand-: Pyrénées-presse)

Discours de réception à la tribune du Parlement de Navarre



Denys de Béchillon et Thierry Sagardoytho



Marc Bélit et Mohamed Amara

Les discours seront publiés dans les annales de l'Académie et sur le site de l'Académie prochainement : academiedebean.org.

PROGRAMME DE L'ANNÉE 2026

Tous les Académiciens sont invités à venir partager la galette des rois le 8 janvier à 17h au siège de l'académie à la Villa Lawrence.



Prochaine conversation académique :

Vendredi 16 Janvier à la villa Lawrence à 16 h Yves Darmendrail : le procès de Socrate

